

BULLETINS DU DÉPARTEMENT DE RHÔNE ET LOIRE, DU 8 AOUT AU 30 SEPTEMBRE 1793, IMPRIMÉS PAR ORDRE DU COMITÉ GÉNÉRAL DE SURVEILLANCE ET DE SALUT PUBLIC DE LYON, PUBLIÉS PAR LES SOINS DE CHARAVAY FILS AÎNÉ, SUR LE SEUL EXEMPLAIRE CONNU, SUIVI DES PRINCIPAUX BULLETINS ET ARRÊTÉS DES AUTORITÉS MILITAIRES CHARGÉES DE LA CONDUITE DU SIÉGE DE LYON (1).

Au moment où l'on s'occupe sérieusement d'études historiques, et où les annales de notre révolution sont plus scrupuleusement consultées qu'autrefois, l'ouvrage que vient d'éditer M. Charavay ne peut manquer d'être accueilli avec une faveur marquée, aussi bien par les hommes du monde et les bibliophiles que par les consciencieux et sévères investigateurs du passé.

Ce qui surtout a manqué aux écrivains qui ont voulu redire à la génération actuelle les faits et gestes de la génération précédente, ce sont les pièces authentiques, les documents originaux. De là cette suite de nombreuses erreurs, encore accreditées de nos jours, et qui ont jeté tant d'obscurité sur certains épisodes des dernières années du XVIIIe siècle. La lumière cependant éclaire aujourd'hui cette terrible époque, grâce à l'esprit libéral qui anime toutes les intelligences, à la pensée d'entendement et de justice qui tend à

(1) Un volume in 4°, édition tirée à 25° exemplaires seulement sur papier à la main ; un seul exemplaire sur papier Bristol, en caractère couleur bronze feu; Paris, Charavay, rue Git-le-Cœur, 4, et France, quai Malaquais, 15, Lyon, Charavay frères, libraire, quai de l'hôpital, 99.

prendre le dessus sur l'esprit de parti; grace surtout aux nombreux documents qui surgissent de toutes parts comme autant d'irrécusables témoins de la vérité et des erreurs du passé.

Notre intention n'est point ici de faire un cours d'histoire, de renouveler d'anciennes querelles, et d'aviver des haines éteintes à propos de l'ouvrage que nous venons d'annoncer, et dont le titre seul, sans qu'il soit besoin d'explication, indique suffisamment le sens et la portée. Nous dirons seulement que ce livre parle haut par lui-même, et qu'il porte en soi son enseignement et son commentaire; car, bien mieux que tous les pamphlets et que toutes les dissertations possibles, il fait rigoureusement connaître les dispositions d'esprit des armées de la Convention, et celles des Volontaires que commandait Précy, la raison politique des premiers, et la raison insurrectionnelle des seconds. En outre toutes les péripéties de ce drame terrible qui commence par le siège de Lyon, et qui s'achève sur les débris fumants de Communne-Affranchie; tous les incidents qui, depuis le 8 aout jusqu'au 10 octobre 1793, se sont succcédés jour par jour, heure par heure, tant dans l'intérieur de Lyon qu'au quartier général des assiégeants, sont consignés dans ces mémorables bulletins dont les uns émanent du comité genéral de surveillance et de salut public de la malheureuse cité, et les autres des commissaires de la Convention et des représentants du peuble auprès de l'armée républicaine, Dubois-Crancé, Gauthier, Javogues, Coustard, Chateauneuf-Randon, Vaubois, Maigret, Laporte et Couthon, tous noms dont les Lyonnais garderont le redoutable souvenir. - Après l'inexorable Moniteur et les terribles débats de l'assemblée conventionelle, nous ne connaissons pas dans l'histoire de la révolution de pages plus curieuses, plus instructives et aussi plus saisissantes que celles-là.

Nous n'entrerons pas dans d'autres détails, mais nous ajouterons que ce recueil est un fac simile, une reproduction exacte et fidèle non-seulement pour le texte, mais encore pour le format et la justification, de la collection complète des bulletins du Siége de Lyon, bulletins dont quelques amateurs seulement connaissaient l'existence, mais dont la réunion, sans lacune, atteste de la part de l'éditeur, une patience investigatrice des plus intelligentes et des mieux soutenues.

POÉSIES NOUVELLES, PAR J. REBOUL, DE NISMES.

Le poète dit son dernier mot, donne son dernier volume. Ceux qui lisent la Revue, se rappelleront peut-être qu'une biographie de M. Reboul et une appréciation de ses œuvres parurent ici même, sous notre nom, il y a quelques années déjà. Aujourd'hui, nous ne prétendons pas recommencer ce qui a été fait ; M. Reboul, du reste, a pris sa place depuis longtemps parmi nos poètes, et tout ce que nous voulons, c'est de mentionner rapidement le volume qu'on vient de joindre à la collection Charpentier. Il se divise en trois livres : élégies, poésies religieuses et poésies diverses. De toutes ces pièces, quelques-unes ont figuré dans les journaux, ou bien dans les recueils littéraires. Fidèle jusqu'au bout à ses doctrines politiques, Reboul sait associer à cette honorable persistance ce qu'il y a de généreux dans les idées nouvelles, et s'il adresse de magnifiques paroles à Châteaubriand et à Berryer, je trouve tout près un échange poétique avec un chansonnier de la presse démocratique. Ce nouveau volume de M. Reboul se fait remarquer par des accents plus graves et plus recueillis, s'il se peut, que ne l'étaient les premiers, et cela se comprend ; plus le poète s'éloigne des belles années de la vie, plus il se prend aux pensées mélancoliques et sombres.

L'espace nous manquant pour entrer dans de plus grands détails, nous détacherons de ce volume, d'abord une petite pièce dans le genre de celle qui fit la réputation de Reboul, puis un chant sur la mort de Sigalon, peintre nîmois, mort à Rome, où il copiait les sublimes peintures de la chapelle Sixtine.

F.-Z. C.

Ι.

LA BERGÈRE ET LE PAPILLON.

Tandis que le jour s'achevait, Seule, sur un banc de fougères,

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Gentille bergère révait A ce que révent les bergères.

Voilà que, pour se délasser Des longues courses de son aile, Un papillon vient se placer Sur sa main blanche: Ah! lui dit-elle:

Ah! lui dit-elle, ami naïf, Ta confiance m'intéresse; Je ne te rendrai pas captif, Et respecterai ta faiblesse.

C'est bien de ne pas t'effrayer D'une jeune fille novice, C'est elle qui va supplier, Et te demander un service.

Mes compagnes m'ont raconté Que ton essor, riant présage, Nous dit toujours la vérité, Sur notre futur mariage.

Eh! bien, ton vol m'indiquera, S'il est vrai que ton vol devine, La demeure où me conduira, Celui que le ciel me destine.

Soudain le brillant papillon Quitte le doigt de la bergère, Décrit un léger tourbillon Et vole, hélas! au cimetière. II.

SUR LA MORT DE SIGALON.

Lorsque, fendant les flots de la mer de Thyrrène, Ton vaisseau t'emportait vers la plage romaine. La lyre en main, debout sur les dalles du port, Ma muse à mes adieux mélait sa poésie, Et croyait, dans l'espoir dont elle était saisie, T'envoyer au triomphe, et non pas à la mort.

Mais la mort est, hélas! mélée à toute chose: Lorsque nous projetons, la cruelle dispose, Et coupe nos chemins d'un funèbre fossé; L'un expire au moment d'achever sa conquête, Celui-ci tombe au pied d'une toile incomplète, Et l'autre, avant la fin d'un hymne commencé.

Au moment de jouir des labeurs de leur vie, Quand ils ont subjugué l'œil même de l'envie, Serpent qui s'entrelace à tout ce qui grandit, Je ne sais, de nos jours, quelles fatales causes, Font tomber à la fois les hommes et les choses, Et remonter au ciel tout ce qui resplendit.

Tendre ami, qui, versant ton ame dans mon ame, Du saint amour de l'art y ranimais la flamme, Et m'inspirais des vers dignes de tes tableaux : Toi qui, n'ayant jamais qu'une aimante parole, Et toujours oublieux de ta propre auréole, Renvoyais noblement l'éloge à tes rivaux; Oh! le trépas devait te choisir pour victime, Car tu brillais aussi par ton pinceau sublime; Michel-Ange sortait des ténébreux séjours, Et, le voyant revivre et braver sa puissance, La mort. croyant trouver dans ton œuvre une offense, En a tiré vengeance en soufflant sur tes jours.

Mais elle ne s'est pas encore assez hâtée!
Une part de ta vie ici-bas est restée;
Ton astre, en se couchant, laisse plus d'un rayon:
Saint Jérôme, Locuste, immortelles images,
De la postérité recevront les hommages,
Sans jamais épuiser son admiration.

L'équitable avenir pour toi déjà commence, Ton pays, s'éveillant de son indifférence, Cherche quel monument il pourra t'ériger; Ta mort fait rendre ensin justice à ta mémoire, Et Nimes, maintenant, se souvient de ta gloire, Lui qui te recevait en obscur étranger.

Mais, aux lieux où tu meurs nous laisserons ta cendre; Rome, que de si haut le destin fit descendre, Saura bien mieux que nous satisfaire à ton deuil. De tout génie éteint elle est le cimetière, Sa poussière sacrée est la seule poussière Qui puisse dignement recouvrir ton cercueil.

Mais silence à l'orgueil! j'oubliais Lacordaire, Auprès de ton chevet céleste mandataire, Te dévoilant le jour qui sans cesse reluit, Splendeur dont l'œil de l'ame à tout jamais s'inonde, Et gloire, auprès de qui la gloire de ce monde, N'est que triste silence et déplorable nuit. BLUETTES ET BOUTADES, PAR J. PETIT-SENN, DE GENÈVE, AVEC UN AVANT-PROPOS PAR M. LOUIS REYBAUD.

La presse parisienne vient de faire un excellent accueil à ce livre sorti de la plume d'une illustration genevoise. C'est justice, car il est impossible de trouver des pages mieux et plus délicatement remplies avec aussi peu de mots. Il ya, dans les *Bluettes et Boutades* de M. Petit-Senn, des pensées que ne désavourait certainement pas aucun des meilleurs maîtres dans le genre qu'illustrèrent Théophraste, la Bruyère, Vauvenarge et Larochefoucauld.

Afin de n'être point tout aussitôt taxé de mensonge et de charlatanisme, aujourd'hui qu'on met les comparaisons les plus ambitieuses au service des plus pauvres médiocrités, nous allons donner des preuves de cette assertion, et citer M. Petit-Senn au lieu d'analyser son ouvrage. L'auteur assurément y gagnera, et le lecteur surtout nous saura gré de cette substitution.

Les remords est l'ombre du crime ; il grandit comme elle à la chute du jour.

Pour un héritier, tout n'est pas assez: il espérait plus.

Grace à l'amour et à l'amour-propre, on ne voit ni les défauts de sa maîtresse, ni les siens.

Aux yeux des mondains, de quelque manière qu'on ait gagné sa fortune, on a mieux fait que de la perdre.

Le mérite indigent, comme l'aiguille rouillée, perce difficilement.

Le jeune homme tient moins à la terre que le vieillard; comme l'arbrisseau, il a peu de racines.

La vieillesse la plus avancée n'efface point les vestiges de l'amour sur la physionomie des femmes; leurs yeux sont comme tournés de ce côté-là; ainsi la girouette, immobile dans le calme du soir, n'en indique pas moins le vent qui a régné dans la journée.

On doit souvent son éclat à l'obscurité de ceux qui nous entourent : ainsi le ver luisant ne brille que la nuit.

On regarde à la loupe les qualités de ceux qu'on aime et les défauts de ceux qu'on hait.

L'amour-propre est le plus délicat et le plus vivace de tous nos défauts; un rien le blesse; mais rien ne le tue.

Le génie est souvent voilé par un ridicule, comme le soleil par un petit nuage.

Les vers luisants sont des bêtes qui rampent et qui brillent; on ne définirait pas autrement certains courtisans.

On salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied.

L'indigence ajoute également à la laideur du vice et à la beauté de la vertu.

La livrée a sauvé plus d'un maître de l'affront d'être pris pour son valet.

Le passé et l'avenir n'illuminent que les grands hommes, comme le lever et le coucher du soleil ne dorent que les hautes sommités.

En vérité, nous voudrions citer toujours; mais il faut bien laisser à ceux qui desirent faire plus ample connaissance avec M. Petit-Senn, le plaisir de pouvoir moissonner encore dans le champ où nous venons de glaner ces riches épis. OEUVRES POÉTIQUES D'A. BIGNAN; PARIS, I. VOL. GR. IN-8.

Un écrivain qui fut tant de fois couronné par l'Académie française, et qui s'est acquis des titres plus solides par une bonne traduction en vers de l'Iliade et de l'Odyssée, recueille aujourd'hui en deux volumes in-8° ses divers ouvrages. Le premier volume, qui a paru depuis quelque temps, se compose de poèmes, d'odes, d'élégies, de dialogues, etc., et unit à cette grande variété le mérite d'une facture toujours harmonieuse. M. Bignan a droit surtout au souvenir des Lyonnais, car il reçut le jour dans notre ville, et des liens étroits de parenté l'attachent à l'un des hommes qui ont longtemps représenté le département du Rhône à la Chambre des députés. Nous entrerons dans le détail des œuvres poétiques de M. Bignan, lorsque le 2° volume aura paru, et que la publication sera complète. Aujourd'hui, nous nous bornons à détacher un fragment du volume que nous avons sous les yeux.

LE GOLFE DE NAPLES.

O ma barque, dépèche-toi! Bientôt le soleil va s'éteindre; Hâtons-nous, hâtons-nous d'atteindre Son char qui s'enfuit devant moi.

Que cette onde est fraîche et tranquille!

Le marbre est moins poli, le cristal est moins pur
Et des cieux la voûte immobile,

M'entoure des replis de son velours d'azur.

J'admire ces trésors que la riche nature Prodigue avec amour sans épuiser son sein, Ces présents de l'hiver, ces fleurs, cette verdu Dont Janvier fait à Mars le précoce larcin. Sous les yeux du soleil qui dore leur albâtre, Par quel art ces palais, ces temples, ces châteaux Descendent en amphithéâtre De paix et de félicité!

Evitons cette île abhorrée D'où les tyrans lançaient leurs arrêts inhumains, Là, Tibère vécut pour la mort des Romains; Tibère, ce nom seul m'en interdit l'entrée.

Fuyons ce vieux volcan qui jette dans les airs Des flots épais et noirs de soufre et de fumée; Fuyons cette bouche enflammée Que la fable nomma la porte des enfers.

Voguons, voguons plutôt vers la rive odorante Où des bois d'orangers, couronnés de fruits d'or, Sur les toits aplanis de la belle Sorrente Balancent mollement leur éternel trésor.

Je salue, ò Baia, tes débris romantiques, Et crois entendre encor dans ton charmant séjour Les airs voluptueux et les chants poétiques Qu'inspiraient un beau ciel, le génie et l'amour.

Je cours; mais l'horizon, dont l'églat se dissipe, Tel qu'un songe léger passe devant mes yeux. Le soleil, s'abaissant au front du Pausilipe, Me jette ses brillants adieux.

D'un éclat rose et bleu la teinte vaporeuse, Du Vésuve déjà colore le flanc noir, Et la brise des mers, d'une voix amoureuse, Soupire le concert du soir.